







Alors il s'approche du béluga blessé. Ces bélugas étaient très précieux parce qu'ils avaient une graisse très bonne et très importante, il pouvait y avoir jusqu'à dix centimètres de graisse sous l'épiderme comestible, le mattaq, et cette graisse servait à faire des provisions pour les lampes à huile pour l'hiver, et sans compter le mattaq, cet épiderme comestible très riche en vitamines, qu'ils consommaient séché ou cru et frais. Alors on tuait des phoques annelés comme celui-ci souvent en chemin. Et voilà un béluga adulte. Plus ils sont âgés, plus ils sont blancs. Et plus ils sont jeunes, plus ils ont une couleur bleutée ; un blanc bleuté. Mais c'était en même temps une source de provision, on en consommait, on faisait sécher les filets tout le long de la colonne vertébrale, très tendres, et on récupérait le fil à coudre pour la couture, parce qu'à cette époque, le caribou était devenu inaccessible, il avait presque disparu du nord du Nunavik.

Ces kayaks, il fallait les entretenir. En moyenne, on les recouvrait tous les deux ans. Alors on enlevait la vieille peau, qui servait à faire toutes sortes de choses : des contenants, des seaux d'eau, des semelles pour les bottes. Et les femmes travaillaient collectivement, à l'intérieur d'une tente, on voit la doyenne Angajurpaaq qui était la doyenne, l'aînée de ces gens, et on assemblait trois peaux de phoque barbu. Il fallait les conserver dans de l'urine, dans une sorte de grande poche faite d'un morceau d'ancienne peau de kayak pour qu'elle reste très fraîche et crue, afin qu'on puisse la coudre.

Lorsque les trois peaux ont été assemblées, on les fixe sur la carcasse, et ensuite, on va devoir les tendre sur la carcasse avant de faire les vraies coutures imperméables, des doubles coutures, qui requéraient la participation de sept à huit femmes pour que ce soit terminé en une journée. Donc une journée environ pour la peau, et puis une autre journée pour fixer celle-ci sur la carcasse, que le propriétaire a pris soin de restaurer, de remplacer un morceau, de veiller à ce qu'elle soit bien lisse pour ne pas déchirer la peau quand on la tend. On la tend par des cordelettes de tendons tressés, on fait des sortes de petites boutonnières et elles doivent être très tendues pour bien tenir, on serre au maximum car la peau en séchant va tendre encore plus, va devenir dure, presque comme du bois, mais il faut qu'elle soit tendue pour être efficace et qu'on puisse faire les coutures finales qui vont clore l'enveloppe et faire en sorte que l'eau ne puisse pas y pénétrer. C'est tout un travail, on utilisait des tendons de bélugas que l'on séparait en fibres quand ils étaient séchés, on les faisait sécher sur des pierres, sur des rochers, puis on les tressait et c'étaient des dizaines de mètres de tresses de tendons qu'il fallait préparer. Et tout le monde s'y met, il faut







raccourci à pied ou avec des chiens de bât, où l'hiver, en traîneau, il y avait un circuit de quelques kilomètres qui séparait les Urqumiut de la baie de Kangiqsujuaq. Souvent, un chasseur, au moment du coucher du soleil, allait en mer et passait une heure ou deux à guetter les phoques qui viennent respirer. On les voit très bien, c'est un petit point noir qui apparaît, et en kayak, le chasseur s'approchait, et puis il essayait de blesser l'animal qui, à ce moment-là, plongeait puis réapparaissait essoufflé, et peu à peu, il s'en rapprochait pour le harponner et ne pas le perdre.

L'été, les ombles arctiques, ces poissons de lacs qui remontent à l'automne pour frayer dans les lacs, se reproduire, descendent au printemps par certains cours d'eau, dans la mer. Et alors, il fallait des filets, et ces filets, les Inuit, quand ils pouvaient en acheter contre des fourrures, en échange, ils le faisaient, mais ils connaissaient aussi l'art de faire des filets ou de les réparer, parce que les filets demandent un entretien. On voit l'homme, équipé de sa petite navette, il consolide ou refait des morceaux de son filet après l'avoir tendu, ou alors il le nettoie, parce que quand vous le retirez de l'eau, il y a des algues.

On parle de fil à coudre, mais ce fil à coudre, on l'entreposait dans des trousse de couture faites en peau d'oiseau, et pas de n'importe quel oiseau. La trousse préférée c'était en peau de grand huard, qui est un oiseau aquatique migrateur qui vient se reproduire au nord, et qui a ce plumage coloré. Il y a tout un mythe qui raconte qu'autrefois, lui et le goéland étaient blancs, et qu'ils aimaient se peindre. Et le goéland a peint le huard, enfin ces oiseaux blancs aquatiques, et puis un moment donné, l'autre a voulu lui rendre la pareille, mais il s'y est mal pris et il a renversé son récipient tout teinté, et ça a donné le corbeau tout noir, alors qu'ici on a ces magnifiques dessins qui vont constituer la trousse de couture. Sauf que les plumes sont à l'intérieur. Donc pour voir la beauté de l'oiseau, il faut le voir comme il est là, avec son plumage extérieur.

C'est un oiseau à long bec, qui a une vue extraordinaire, et qui est pour les Inuit un intermédiaire entre les esprits, les gibiers et les humains. Quand un huard apparaît, et qu'il voit le chasseur qui part à l'intérieur des terres, donc qui marche longuement, il lui indique avec une de ses pattes palmées, la direction où il va trouver des caribous. Alors évidemment, c'est une croyance, mais il semble que ça se vérifie, d'après le dire de nombreux chasseurs. Donc cet oiseau, il faut le respecter. Il ne faut pas le tuer n'importe comment, comme ça, pour le plaisir ou pour le manger. Là, il va jouer un rôle important,





puisqu'il accompagne la femme, c'est elle qui travaille la peau, qui va la nettoyer de sa graisse, en mâchant, quand la peau est retournée, pour qu'elle puisse bien sécher et remplir ce rôle de trousse de couture. Alors quand on y met à l'intérieur les tendons de caribou idéalement, ou de béluga, ça permet de les préserver de moisissure ; ils restent dans un environnement bien sec.

Là, elle demande à sa fille de mâchouiller la peau, elle n'aime pas trop ça, elle va le faire, on va le voir, avec un peu de réticences, mais ça faisait partie du travail de la femme. On l'a vu avec le film de Sanikiluaq dont les habitants ont des vêtements en peaux d'oiseaux, mâcher pour enlever toute trace de graisse était un rôle important pour les femmes, pour les jeunes filles. Ensuite, la peau va sécher pendant quelques jours et pourra être utilisée.

On a ici mon amie Asivak. On pourrait penser que c'est un petit garçon, mais non. C'est une fille, une nièce de Qalli, qu'elle a adoptée de son frère Pakarti, c'est sa petite adoptive. Mais parmi les cinq noms d'Asivak, quatre sont des noms d'hommes, dont le nom du grand-père, Nuvvuka, l'aïeul, qui faisait partie de ces quatre chasseurs Urqumiut qui avaient des tatouages sur le nez. Et donc, depuis sa naissance, pour tous les petits-enfants ou enfants, elle est le grand-père décédé, et on l'a travestie. On l'appelle comme si elle était le grand-père ou chaque personne apparentée à un des noms d'homme, et puis aussi, néanmoins, une grande tante, Asivak, qui fait partie des vieilles que l'on voyait tout à l'heure en train de coudre, c'est le nom de femme qu'elle porte aussi. Et le travestissement est à ce point étonnant que quand ces enfants ont été scolarisés, les instituteurs et institutrices étaient complètement incapables de comprendre et pensaient que c'étaient des garçons, et inversement, il y avait des garçons habillés en filles, certains avec des tresses, et c'était tout un choc pour les instituteurs, et tout un défi pour essayer de faire en sorte que les garçons aillent à la toilette des garçons et les filles à la toilette des filles, parce qu'eux suivaient leur assignation de genre, qui était limitée à l'enfance, soit jusqu'au tuage du premier gibier pour le garçon et aux premières menstruations pour la fille. Mais il y avait un pourcentage non négligeable de travestisme, en moyenne, quand j'ai pu compter, dans les villages, ça pouvait représenter jusqu'à 15 % des enfants.

Alors, les chiens de bât. Donc, une partie de la population va rentrer à pied, faute d'autres moyens de transports : les hommes, les jeunes gens et certaines femmes aussi avec bébés dans le dos, bébés à la main, et les chiens qui ont été dressés pour ça. Il y a un sac de chaque







côté de leurs flancs, un sac de bât et parfois assez lourdement chargé. Le voyage prenait quelques heures, et on aimait bien, disons environ à chaque heure, en raison d'une certaine fatigue, faire une petite halte, pendant laquelle on cueillait quelques bruyères, quelques petits lichens séchés. On se faisait un petit feu avec un thé, qui pouvait être du tiirluk, du thé du labrador, qui est une plante locale, et on consommait des filets de viande séchée, comme le vieil Ilisituk ou son fils, de la viande séchée de béluga, qui est très nourrissante, et même du *mattaq* séché. Ils en avaient aussi dans leurs provisions de route.

Une grande partie de la vie de ces gens était constituée par la marche. La marche pour aller chasser, la marche pour aller pêcher, la marche pour changer de camp ou pour aller au village quand il y a eu un comptoir de la compagnie de la Baie d'Hudson, mais il y avait eu aussi Revillon Frères auparavant.

Alors ici, ils mangent du *mattaq* de béluga.

Les chiens, pendant ce temps-là, s'abreuvent comme ils peuvent. On avait enlevé le bât, et on le leur remet, et ils vont reprendre la route. C'étaient des chiens très bien dressés, ce ne sont pas n'importe quels chiens qu'on pouvait utiliser. Mais c'était précieux, parce que quand on partait à l'intérieur des terres, on pouvait attacher des montants de tente qu'ils traînaient attachés de chaque côté. Et puis on pouvait y mettre du gibier, des poissons, de la viande séchée. Il était bon d'avoir toujours un fusil avec soi, parce qu'on pouvait débusquer un lièvre arctique, ou des perdrix des neiges qui s'envolaient, et on tâchait de les tuer pour varier un peu le menu du soir.

Cet homme est revenu par la mer, dans la baie de Kangiqsujuaq où nous sommes maintenant, donc il n'est pas loin du village. On voit qu'avec sa pagaie double, il va stabiliser le kayak pour en descendre et ne pas tomber à l'eau. Et quand ils voyaient un kayak arriver comme ça, ceux qui n'étaient pas trop loin venaient l'aider à tirer le kayak et à le remonter, et à le transporter vers le village ou vers les camps, quand il s'agissait d'un camp de chasse. On prend soin d'enlever les balles des fusils, pour ne pas qu'un enfant soit tenté de l'utiliser. Il y a souvent des accidents de chasse dus au fait qu'un jeune veuille viser alors qu'il ne sait pas qu'il y a une balle dans le fusil.





C'est l'époque aussi, dans cette région, où il y a de fortes marées, tous les 15 jours, à la pleine lune, et à la nouvelle lune, avec, au moment des équinoxes, des marées encore plus fortes, comme on le constate dans d'autres régions plus méridionales. Alors, lors de ces marées basses, on va pêcher les moules, débusquer des chabots de mer, des *kanajuq* ou kanajuit, qui sont consommés avec plaisir, voilà un petit kanajuq. On les fait bouillir, il y a beaucoup d'arrêtes, et on voit cette grosse tête, mais ils aiment beaucoup manger cette chair. Ils en mettent une bouchée dans leur bouche et crachent d'un côté les arêtes et puis mangent cette chair blanche qui se distingue des truites arctiques de couleur rosée, un peu comme le saumon.

Et ça a été l'occasion pour les jeunes, jeunes gens, jeunes filles, jeunes adultes, d'aller un peu flâner et de revenir avec des récoltes qui variaient l'alimentation plutôt centrée sur les mammifères marins.

On faisait des jouets très bien pensés, et cette relation au chien, voyez, souvent l'enfant avait son chien qu'il nourrissait, parfois il le secouait, il le jetait par terre, mais un peu sous forme de jeu. Néanmoins, les problèmes qui ont surgi très vite avec la sédentarisation, sont entre autres la concentration des chiens. Il y avait souvent plus de chiens dans un village ou dans un campement, que d'habitants. Alors le danger, avec la concentration, et que l'on n'avait pas prévu, c'est que ces chiens étaient affamés et on n'avait pas de quoi les nourrir comme dans les camps de chasse, où à chaque retour du chasseur on était assurés d'avoir des parts de viande pour les chiens. Et ces chiens affamés pouvaient s'attaquer à des enfants, des jeunes, et on disait aux femmes pendant leurs menstruations d'être très prudentes et d'avoir toujours un bâton à la main, parce que les chiens qui ont évidemment l'odorat très fin, risquaient de les suivre ou de les attaquer. Et il y a eu, encore récemment à Igloolik, pendant les fêtes de Pâques, où il y avait des courses de traîneaux à chiens, un jeune enfant qui a été quasiment défiguré, il a fallu l'envoyer au Sud pour de la chirurgie esthétique, par des chiens dont il s'est approché d'un peu trop près. Et il y a eu des adultes tués. Tout ça a entraîné à un moment donné le tuage des chiens. On a d'abord voulu exiger qu'ils soient attachés, mais des chiens attachés et affamés, quand l'un d'entre eux arrive à se défaire de son attache, il devient dangereux. Et éventuellement, la police a autorisé aux gens qui voyaient un chien errant, à le tuer. Alors ça a créé des conflits : ah tu as tué mon chien, alors je vais tuer le tien, et les chiens ont été éliminés de cette façon-là et ont été remplacés par des motoneiges, par des canots à moteur.







Alors, quand on partait comme ça dans la toundra, on avait toujours un petit travail à finir, là il s'agit d'avoir des bottes imperméables, donc on fait ce type de couture, avec des bottes dont on a enlevé le poil. On les a fait tremper, souvent dans de l'urine, afin que le poil se détache bien, et puis on faisait des coutures doubles, coutures anglaises comme on dit en français, je ne sais pas comment les anglophones les nomment [French seam], une double couture qui rendait la botte entièrement étanche, pour justement cette période. Alors quand on pouvait s'offrir des bottes de caoutchouc on le faisait, mais autrement, et encore maintenant, les chasseurs, les gens qui partent dans les camps, sont très heureux d'avoir ces bottes imperméables.

Dans le village, on installait les tentes l'été, le plus longtemps possible, mais il y avait aussi des maisons et il y avait ces chiens, comme ici, ils ne sont pas attachés. Parfois, des batailles éclataient entre les chiens, qui étaient avides de résidus de viande quand une tente déménageait, d'immenses batailles avec des chiens dominants, et les humains devaient intervenir souvent pour empêcher que ces chiens, même entre eux, ne s'infligent des blessures trop fortes.

Quand on se retrouvait dans le village, c'était à cette époque-là aussi l'occasion de jeux. Les gens étaient plus nombreux que dans des petits camps, et il y avait peut-être moins d'activités prenantes. Donc on aimait, le soir, avant que le soleil ne se couche, faire des jeux de balles.

La mission catholique, qui était, et qui a été pendant très longtemps, un lieu où les Inuit pouvaient venir jouer aux cartes, faire des jeux collectifs et se retrouver.

Au retour des collectes de moules, de *kanajuq*, et la saison avançant, avec les premiers gels, la végétation très vite prend des couleurs qui oscillent entre le rose et le brun foncé, et puis les premières baies apparaissent et sont mûres pour la collecte.

Ici, le bateau du missionnaire qui est allé avec un équipage d'Inuit, entre quatre et six matelots Inuit, chasseurs, il est allé jusqu'à Kuujuaq, donc à plusieurs centaines de kilomètres, pour en rapporter des matériaux, des aliments de traite qu'ils ont obtenu là-bas. Voici le missionnaire, le Père Mascaret, qui est resté longtemps là-bas, qui était lui-même



